

J^{Danièle}
JANKOWSKI

Du même auteur aux éditions **GUNTEN** :

- *Le cavalier de cœur* - 2012
- *Les ombres de l’Huis Prunelle*
 - Tome 1 : *Les ombres de l’Huis Prunelle* – 2013
 - Tome 2 : *La Brileuse* – 2014
- *Seigneurs et Rebelles en Morvan* – 2016

La Fontaine-du-Leu

Roman

GUNTEN

Avertissement :

Ce livre est un roman, par conséquent, les faits rapportés relèvent du domaine de la fiction. De même que toute ressemblance avec les personnages, les noms de lieux serait également pure coïncidence...

Remerciements :

Un grand merci à mon amie Véronique qui m'a encouragée, soutenue au fil des pages qu'elle a lues avec soin...

Couverture : Photo Yvon Letrange
« Bocage morvandiau à Chevannes » (Anost)

Photo auteur : Collection personnelle

© GUNTEN, 2018
<http://www.editionsgunten.com>
ISBN : 978-2-36682-181-9

A celles qui ont beaucoup compté pour moi :

A Marie-Anna et Léonie, mes deux grands-mères, et à Eugénie, ma grand-tante, simples paysannes, tellement attachées à la terre...

A Jeanne, ma maman, si aimante et si dévouée à sa famille.

A celles qui comptent beaucoup pour moi, aujourd'hui :

A Aurélia et Apolline, mes deux filles, et à Anna, ma petite-fille. Toutes les trois, preuves d'amour si précieuses...

A toutes les femmes qui souffrent et luttent dans le monde pour obtenir leur liberté dans la dignité et le respect.

Gabrielle

Chapitre 1
Une fuite en avant aussi mystérieuse, qu'imprévisible.

C'était un bel après-midi d'automne. D'une générosité sans pareille, le soleil brillait de mille feux ardents, rutilants comme de l'or pur. A l'instant même, ces derniers embrasaient un quartier chic du sud-ouest de la banlieue parisienne, à quelques pas du centre ville de Fontenay-aux-Roses. Une nouvelle construction allait bientôt surgir de terre, se surajouter à toutes les autres déjà existantes dans ce tissu urbain au maillage passablement resserré, voire inextricable. Les immeubles se bouscuaient, se rapprochaient les uns des autres, laissant une petite place à quelques villas ou pavillons individuels et à leur jardinet minuscule, presque ridicule. Ces bâtiments émergeaient ici et là, tapis entre leurs voisins, de véritables géants. Par leur masse compacte et leur hauteur vertigineuse, on avait l'impression que ces derniers menaçaient de les écraser. Pour ceux qui peinaient et s'activaient dans cet endroit torride et ils étaient nombreux à avoir repris le travail après les congés du mois d'août, les heures s'écoulaient lentement comme si le temps avait décidé de les figer dans la moiteur suffocante de l'air lourd, presque irrespirable. Sans doute était-ce encore un caprice de la météo ? Phénomène plutôt surprenant, pour une fin septembre...

Les rayons de l'astre solaire étonnamment brûlants frappaient en oblique le chantier et les blocs de béton des constructions environnantes grimpaient vers le ciel et les transformaient en véritable fournaise. Rangés sur plusieurs côtés le long du périmètre à bâtir, on distinguait des parpaings grisâtres de forme rectangulaire, alignés en

grande quantité, des sacs de ciment encore enveloppés d'une protection de plastique, posés en désordre. Il y avait aussi des grues et des engins de construction, y compris des bétonnières et des baraques de chantier métalliques. Un peu plus loin, au centre de l'espace, se détachait l'immense terrain vague, entièrement défoncé, labouré par les machines, d'où jailliraient d'ici quelques mois les appartements de haut standing réservés à une population aisée... Incandescentes, presque incendiaires, ces flèches radieuses coloraient de rose les teintes passées, tristes du ciment, de la matière brute, métamorphosaient l'aspect terne des façades des imposantes tours à proximité, les rendant plus attrayantes. Cependant elles cernaient, enserraient cet espace clos de manière asphyxiante comme si ces murailles modernes, d'une élévation incroyable, voulaient barrer l'horizon ou le ciel bleu, enfermer gens, objets et monde minéral dans une prison artificielle, mais assurément réelle. Leur luminosité exceptionnelle aveuglait, agressait les yeux de milliers d'éclats vifs, scintillants, en se reflétant sur cette étendue de taille impressionnante, colossale, mais quasiment vide. Si bien qu'on aurait pu la comparer à un désert aride du Sahara ou de la lointaine Asie, tellement cette forte chaleur envahissait le plus petit de ses recoins et finissait par rendre l'atmosphère pesante, oppressante. L'absence remarquable de végétation rendait ce lieu inhospitalier, répulsif, à tel point qu'on avait du mal à imaginer une quelconque présence humaine ici-bas...

Pourtant quelques silhouettes, points minuscules au milieu de cette immensité surchauffée, se déplaçaient avec lenteur en évitant les nombreux trous et autres irrégularités du sol bombé et durci par la sécheresse. Parmi elles, quelques-unes brandissaient des documents, des plans et des morceaux de papier, sur lesquels elles avaient l'intention de prendre des notes, si ce n'était déjà fait... Vêtues de vêtements de ville confortables, assez légers, ou encore de combinaisons de travail plus enveloppantes, donc fatalement contraignantes, chaussées de bottes ou de chaussures de sécurité, elles étaient toutes coiffées de casques de protection de couleur claire, soit entièrement blancs ou encore jaune canari. Certaines portaient même des lunettes noires pour se protéger du soleil. Il y avait là plusieurs architectes, le

chef de chantier, deux ou trois responsables et ingénieurs, des promoteurs immobiliers, un banquier et un homme d'affaires. Des hommes pour la majorité d'entre eux... A l'exception d'un visage fin et délicat, à l'ovale parfaitement dessiné, émergeant de l'armature rembourrée, très solide d'un casque, d'où s'échappaient de magnifiques boucles rousses. Cette chevelure flamboyante retombait sur de minces et frêles épaules, mais à la courbe arrondie, voluptueuse. Ces charmants attributs appartenaient naturellement à une femme. La seule et unique, ici présente sur ce chantier...

En apparence indifférents à la canicule, des ouvriers s'affairaient aux quatre coins de ce gigantesque rectangle. Ils faisaient songer à de vaillantes et persévérantes abeilles virevoltant dans une ruche en pleine activité. Par endroits, on avait déjà commencé à creuser le sol pour délimiter les fondations. Le bruit assourdissant des machines rendait encore plus pénible l'atmosphère étouffante de ce lieu fermé, barricadé, évidemment interdit au public. Sur son pourtour et délimitant ses quatre côtés, de solides barrières de protection métallique, de couleur verte, et suffisamment élevées pour prévenir toute intrusion l'isolaient du trottoir longeant une avenue très passante. Le flot incessant, bourdonnant des véhicules motorisés polluait l'air ambiant et abrutissait davantage les personnes présentes sous l'effet de la chaleur accablante de cette mi-journée. Piétons et promeneurs, eux, se faisaient plutôt rares. Ils préféraient s'agglutiner à la terrasse des cafés proches du centre ville pour se désaltérer en commandant une boisson délicieusement glacée ou très chaude selon les préférences de chacun. Ou bien, ils s'étaient réfugiés à l'intérieur des galeries marchandes, errant parmi les allées des grandes surfaces et des magasins climatisés à la recherche d'un peu de fraîcheur, fût-elle artificielle...

Incommodée par la température anormalement élevée, chauffant à blanc ce vaste espace quasiment désertique, sans arbre ni la moindre verdure, la jeune professionnelle arrêta un instant de s'agiter. Puis elle s'épongea la figure à l'aide d'une lingette parfumée qu'elle venait de tirer de la poche de son jeans. Elle se nommait Gabrielle Verneuil. Un de ses collègues, très rouge et apparemment exténué, en profita pour proposer au petit groupe de travail une courte pause à l'abri d'un imposant rempart de béton. Ce dernier servait de séparation avec

l'immeuble voisin de gauche et s'élevait à une hauteur démesurée dans le bleu de l'azur. Gabrielle se détendit quelques instants, réconfortée par ce rafraîchissement illusoire, procuré par l'ombre du mur blanc et lisse, tombant à pic sur ce côté du chantier. D'ailleurs, elle n'avait aucune raison de se tracasser en ce moment précis.

Sa journée de travail s'était déroulée de manière très positive : son nouveau projet de construction, solidement étayé par les plans et esquisses présentés aujourd'hui, avait été approuvé par l'ensemble de l'équipe présente. L'originalité, la concision, ainsi que l'aspect fonctionnel de ce dernier lui avaient même attiré quelques regards envieux parmi ses collègues hommes. Comment faisait-elle pour répondre à toutes ces exigences et les réunir dès la première étude ou proposition ? La qualité de son travail, ainsi que l'assurance de ses propos horripilaient certains collègues plus âgés qu'elle, qui pourtant, ne manquaient pas d'expérience dans le milieu du bâtiment. Néanmoins, elle avait l'habitude de se battre pour imposer ses idées dans ce domaine exclusivement masculin, parfois un brin misogynne. « La présence d'une femme était-elle absolument indispensable sur le terrain, où elle risquait de se faire écraser par un engin ou encore blesser par un ouvrier maladroit échappant un outil par mégarde ? Alors qu'il aurait été tellement plus sage qu'elle se cantonnât devant sa planche à dessins, protégée des dangers réels du monde du travail, confinée dans un quelconque bureau d'études. C'était davantage sa place », décrétaient certains égoïstes prétentieux. « Comment pouvait-on préférer de telles inepties, malgré les beaux discours des féministes en matière de progrès sur la condition des femmes ou la parité dans le travail, notamment au sein des entreprises ? » protestait l'intéressée pour répondre à leur provocation.

Pourtant, Gabrielle disposait d'atouts non négligeables, presque déloyaux, pour influencer ses collègues en sa faveur, y compris ses supérieurs : sa beauté époustouflante, sa jeunesse insolente, sa grande intelligence à la fois pratique et étendue à de multiples domaines. Sans parler d'un charme irrésistible qui faisait merveille auprès des hommes. Cette brillante architecte de vingt-huit ans à la silhouette élégante et racée était plutôt grande, mais tellement svelte et menue, que de prime abord, elle paraissait si faible qu'on avait envie de la

protéger. Son visage de madone aux traits harmonieux comme sculptés dans le marbre était illuminé par de superbes prunelles d'un vert émeraude. Mais ces véritables bijoux se fondaient en imitant les vagues d'une mer déchaînée sous l'emprise de la colère ou d'une quelconque contrariété, devenant alors redoutables. Plus d'un homme rêvait de plonger à pleines mains dans sa magnifique chevelure rousse, soyeuse et bouclée, retombant de manière indisciplinée, tout à fait aguichante jusqu'au milieu de ses reins. Pratiquement tous ses collègues succombaient l'un après l'autre à la grâce fragile, presque vulnérable, mais si délicieuse émanant de sa personne, à force de la côtoyer chaque jour. Quelques-uns parmi eux apprendraient d'ailleurs à leurs dépens, qu'on ne doit pas se fier aux apparences souvent trompeuses. Comblée par ce physique flatteur, ce visage angélique et innocent, Gabrielle Verneuil cachait habilement un tempérament de feu et une volonté hors du commun. Dans ce monde matériel plutôt brut, calculateur, fait d'intérêts et de profits, ils considéraient la jeune femme comme leur rayon de soleil quotidien.

Grâce à sa présence et à sa force de caractère, ils oubliaient que leur patron se montrait volontiers intransigeant en matière de rentabilité, que la moindre erreur ou faiblesse pouvait entraîner des pénalités, un blâme ou un licenciement dans le pire des cas. Déterminée, combative, elle leur donnait le courage de se battre, de s'opposer aux décisions arbitraires de la direction du Cabinet Corbin.

Même le chef de chantier affichant des airs de brute épaisse, les ouvriers, les manœuvres de la plupart des endroits où elle avait travaillé n'avaient d'yeux que pour elle et attendaient son arrivée avec impatience tous les matins. Gaie et aimable, bienveillante à l'égard de tous, elle avait toujours une parole gentille ou un beau sourire aux lèvres qu'elle adressait de manière ingénue aux apprentis ou aux stagiaires. Ces jeunes gens se lançaient dans le bâtiment, un secteur professionnel assez rude, parfois impitoyable envers les plus faibles et elle souhaitait les encourager à sa façon. L'ingénieur en chef de ce chantier-là n'était pas le dernier à avoir succombé à ses incomparables attraits, l'inconscient ou le rêveur sommeillant en lui se prétendait amoureux d'elle. Présomptueux, il se vantait d'obtenir un rendez-vous avec la jeune architecte avant la fin des travaux, man-

quant parfois de la discrétion la plus élémentaire en présence d'un membre de son équipe. Mais Gabrielle se moquait éperdument de ses fanfaronnades déplacées et les ignorait de manière prudente. Bien sûr, il n'était pas question de flirter avec n'importe qui, encore moins avec un collègue. C'était une question de déontologie et elle ne tenait pas à semer la zizanie sur son lieu de travail, prendre le risque de compromettre sa réussite professionnelle. C'était un objectif primordial, sacré pour elle, et personne ne réussirait à la détourner du but qu'elle s'était fixé des années en arrière. Pas de pitié pour la personne qui tenterait de s'opposer à ses motivations les plus chères, Gabrielle la traiterait d'une manière odieuse, cruelle si nécessaire, pour parvenir à ses fins...

Tout comme elle avait naguère résisté à ses parents lorsqu'ils lui conseillaient de choisir un autre métier plus féminin, plus prestigieux également. Ses années d'études au lycée avaient démontré qu'elle était une élève douée, promise à un brillant avenir. Mais personne n'avait pu la détourner de ce projet professionnel, caressé depuis la classe de première : elle serait architecte un point c'est tout, et ne s'intéresserait à rien d'autre... Sinon, elle préférerait tout abandonner. Cette menace sérieuse avait inquiété ses parents qui l'avaient laissée libre de son choix et inscrite à la meilleure école d'architecture de Paris. Passionnée par ce métier qu'elle exerçait depuis quelques années déjà, elle ne se laissait jamais impressionner par le jugement de quiconque et savait imposer ses théories au milieu de tous ces avis divergents, parfois de ces préjugés masculins, n'hésitant pas à remettre en question ses aptitudes professionnelles sous prétexte qu'elle était une femme... Gabrielle avait bravé les idées reçues et balayé les différents obstacles risquant d'entraver les débuts de sa carrière. Son intelligence vive, son sens inné des réalités et des affaires, son jugement sûr et sa conscience professionnelle avaient conquis ses supérieurs qui l'appréciaient à sa juste valeur. Parmi eux, pas un seul ne doutait qu'elle finirait par décrocher bientôt un poste important dans l'entreprise qui l'avait embauchée dès l'obtention de son diplôme : le Cabinet d'architecture Corbin et frères, travaillant de concert avec la S.A.R.L. ou Société à Responsabilité Limitée connue sous le nom de « Belles demeures d'Ile-de-France ».

C'était donc une professionnelle remarquable et accomplie, mais qui savait rester simple et modeste avec ses collègues. Toujours aimable, elle saluait tout le monde dès qu'elle arrivait sur les chantiers et n'hésitait pas à serrer des mains ou encore à prendre un café avec les ouvriers du bâtiment.

De manière très habile, elle usait toujours de diplomatie et les questionnait souvent pour leur démontrer que leur point de vue comptait pour elle et qu'elle ne négligeait jamais de le prendre en considération. Ces sondages en quelque sorte lui avaient toujours été très utiles et elle n'avait jamais ignoré les conseils ou les avertissements de ces professionnels confrontés aux dures réalités du terrain. D'ailleurs, c'est cette exigence-là de son métier qu'elle préférerait à toutes les autres. Pourtant, sans les interminables heures passées dans le bureau d'études de l'architecte pour la mise au point et la réalisation d'un projet quelconque qui avait déjà pris forme sur le papier, aucun bâtisseur n'aurait jamais réussi à l'ancrer dans la réalité.

En ce début d'automne, la vie semblait donc sourire à Gabrielle qui n'avait pas à se soucier du lendemain, de son avenir apparemment tout tracé ! Sa réussite professionnelle se doublait d'une vie sentimentale, désormais stable et épanouie. Depuis la fin de ses études, elle avait tiré un trait sur les liaisons passagères, parfois houleuses, toujours frustrantes, parce qu'elles laissaient d'amères désillusions dans leur sillage, une solitude bien réelle, ainsi qu'un grand vide à combler. Des années en arrière, lycéenne, puis étudiante, elle avait décidé de ne jamais s'attacher à ses flirts et de profiter de la vie, de sa jeunesse en réalité... Aujourd'hui encore, elle chérissait son indépendance, parce qu'au cours de son adolescence, elle avait parfois souffert de la tutelle et des exigences de ses parents quant à sa scolarité. Leur affection omniprésente l'avait quelque peu étouffée, allant jusqu'à gêner la sérénité des relations familiales. Désormais, plus personne ne choisirait en son nom sous prétexte de favoriser son propre intérêt ou son bonheur futur. Mais en fait, elle n'avait rien de plus grave à reprocher à monsieur et madame Verneuil. Parfois, elle convenait que ce jugement était lapidaire, très injuste à leur égard. Gabrielle reconnaissait volontiers que si elle avait pris tout son temps pour choisir celui qui deviendrait son compagnon, c'est parce qu'elle se sentait à

l'aise chez eux, tout simplement à sa place, à la fois protégée et aimée. Un jour ou l'autre, nombreuses sont les adolescentes qui, au sein du cocon familial, ressentent l'impression désagréable d'asphyxier, de manquer d'air et de liberté pour sortir, s'amuser entre copains et copines. Elle n'avait pas fait exception à la règle... Maintenant, depuis plus d'un an, elle partageait la vie de Bruno Cervin. C'était un avocat talentueux, le propre associé des propriétaires du Cabinet, où il exerçait sa profession avec brio.

Ses souvenirs de petite fille, puis d'adolescente la ramenaient inévitablement au domicile de ses parents, les Verneuil, dans les Hauts-de-Seine, à Fontenay-aux-Roses. A quelques pas de l'endroit, où elle travaillait en ce moment... L'appartement de Bruno n'était pas très éloigné non plus, mais dans un quartier encore plus bourgeois, où elle se plaisait beaucoup... Soudain, l'un des contremaîtres du chantier lui effleura légèrement l'épaule pour la ramener à la réalité. Ce contact physique, trop familier à son goût, la fit sursauter malgré elle et une grosse voix bourrue lui écorcha les oreilles :

– Revenez sur terre, mademoiselle Verneuil, il se fait tard... Si nous voulons régler le problème préoccupant des fondations du côté sud-ouest de l'immeuble, il est grand temps d'en discuter...

– Désolée, monsieur Lejeune, lui répliqua-t-elle sur-le-champ. J'étais perdue dans mes pensées, il est vrai, mais elles concernaient justement ce petit souci qui n'est pas grave à mon avis, précisa-t-elle, car elle ne tenait pas à perdre la face et reconnaître ses torts devant toute l'équipe. Pourquoi ne pas creuser plus profondément de ce côté-ci, surtout bien étayer, renforcer par un bon coffrage avant de couler le béton, en y incorporant des tonnes de ferraille? Ainsi, la solidité des fondations sera renforcée par cette armature. Quant à l'étalement...

– Bravo, Gabrielle, vous avez réponse à tout, la complimenta l'ingénieur en chef qui ne la quittait pas des yeux. Je partage votre opinion, nous devons débattre à présent du calibre des fers pour assurer l'efficacité du chaînage... Qu'en pensez-vous, messieurs?

Le débat s'anima bientôt, chaque professionnel du bâtiment tenait à donner son avis sur le sujet mettant en avant des années d'expérience personnelle. L'admirateur de la jeune femme avait pris en

main le débat et essayait d'en tirer le meilleur parti, celui qui servirait au mieux ses intérêts. Plusieurs collègues architectes prenaient des notes en relevant certains détails très techniques. Gabrielle décida de les imiter et munie d'un stylo et d'un bloc sténo, elle commença à rédiger... Pourtant son esprit voguait ailleurs, bien loin de ce lieu surchauffé et bruyant, du groupe d'individus l'entourant de manière possessive, presque étouffante. Sans raison précise, elle devint la proie d'une angoisse profonde qui lui étreignit le cœur par surprise, renforçant la désagréable sensation d'oppression qu'elle éprouvait déjà en ce moment. Si bien qu'elle crût manquer d'air et s'évanouir en public. Ce malaise presque physique s'estompa peu à peu. Après ce trouble passager, elle se sentit désespérée en songeant au futur, à sa présence ici, sur ce chantier... Cet avenir tout tracé, tout assuré, lui fit soudain peur... Quant à sa profession, elle se demandait si son choix avait été vraiment judicieux. Maintenant, elle regrettait presque le dur sacrifice imposé par ces années d'études et le labeur acharné qui l'avaient conduite à la réussite, ne sachant plus exactement ce qu'elle devait penser. Toutes sortes d'interrogations se bousculaient dans sa tête, la tourmentaient, sans qu'elle puisse y apporter des réponses satisfaisantes. Evidemment, Gabrielle ignorait qu'en ce moment précis, elle affrontait une véritable crise existentielle... De manière irréflectie, absurde, elle remettait tout en question, elle doutait de tout ce qui comptait vraiment pour elle : son métier d'abord, sa famille ensuite, enfin sa liaison amoureuse avec Bruno... Les centres d'intérêts essentiels qui la rattachaient à la vie, à sa propre vie !

A quoi servait-elle en fait, était-elle réellement utile dans la réalisation de l'ouvrage projeté si l'on faisait abstraction de ce qu'elle avait dessiné sur le papier? A tous égards, le travail des ouvriers et des manœuvres lui semblait tellement plus utile que le sien. Pour la première fois depuis qu'elle exerçait ce métier, elle prit conscience de la froideur et de l'inhumanité de cet environnement de béton, sans âme en quelque sorte. La perspective si excitante de contribuer à la création d'un ouvrage d'architecture novateur, à la pointe du progrès, ne la motivait plus désormais comme auparavant. Alors, elle se prit à songer à ceux qui y habiteraient, d'ici quelques mois... Des gens aisés en majorité, l'élite des petits bourgeois, comme Bruno et elle-